

**Jean GAVOT**

## **Dante et Pétrarque**



**et la Provence**

**Draguignan - 1961**

## **Dante et Pétrarque et la Provence**

Mesdames, Messieurs,

*Et ivre de son indépendance,  
Jeune, plein de santé, heureux de vivre,  
Lors on vit tout un peuple aux pieds de la beauté  
Et par leur los ou vitupères  
Cent troubadours faisant flores,  
Et de son berceau dans les vicissitudes,  
L'Europe souriante à notre gai-savoir...  
O fleurs, vous étiez trop précoces!  
Nation en fleur, l'épée trancha  
Ton épanouissement! clair soleil,  
Du midi — tu dardais trop! et les orages  
sourdement se formèrent; détrônée, mise nue-pied  
et baillonnée — la langue d'Oc fière pourtant comme toujours  
s'en alla vivre chez les pâtres.*

C'est ainsi. qu'au chant IV de CaLendal, Mistral évoque les funestes conséquences pour la langue provençale, de la victoire de Simon, de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, remportée en 1213 par la prise du château de Montségur au nord de Muret, sur les comtes de Toulouse et de Foix et le roi d'Aragon.

Sous le prétexte de combattre l'hérésie, il s'agissait bien d'une lutte du Nord, presque encore barbare, contre le Midi déjà policé.

La guerre déclarée aux livres écrits en langue Romane, les procédures de l'inquisition contre les personnages suspects de catharisme, artistes, et lettrés accélèrent la chute de la littérature provençale; elle la tuèrent en pleine floraison.

Cette floraison, elle était l'œuvre des troubadours qui, du Limousin à la Provence, de l'Auvergne à la Gascogne et au Languedoc, composaient et chantaient leurs vers parmi cette société féodale, riche et éliégante, qui dans les châteaux et les cours d'amour donnait le ton à une civilisation raffinée.

Le vent d'orage qui souffla des ruines fumantes du château de Mont-Ségur saccagea le lumineux jardin méridional et une brume épaisse, longtemps, longtemps, le recouvrit.

Par cette étrange infortune, les troubadours étaient oubliés sur le sol même qui les avait vus naître et chanter.

Du treizième au seizième siècle, dans tout le midi de la France, leur mémoire semble complètement abolie. Il n'était personne pour fouiller dans les manuscrits de leurs œuvres enfouies au fond des bibliothèques somnolentes de nos villes méridionales.

Mais dans le même temps, le souvenir des troubadours survivait en Italie: Pétrarque en son *trionfo d'amore* les avait nommés avec honneur; Boccace avait parlé de certains, d'entre eux et notamment de Ricard de Barbezieux, de Barral des Baux, de Guilhem de Berguedan, de Guilhem de Cabestang; Dante en avait déjà immortalisé d'autres dans sa Divine Comédie.

Déjà, avant ces altissimes écrivains, bien de littérateurs italiens avaient cultivé l'art délicat des troubadours, peut-être parce que ce art révéla de bonne heure une curieuse recherche de l'obscurité, ce qu'on appelle aujourd'hui l'hermétisme et qu'on appelait alors *le trobar clus* la composition fermée inaccessible aux profanes, et sans doute aussi et surtout en raison même de l'universalité du provençal *Lo parlare de Provenza* comme dit Dante dans *il convivio* (le banquet) qui régnait sur tout le sud de la France actuelle jusqu'à l'océan et jusqu'à la Loire, c'est-à-dire l'ancienne *provincia* des Romains.

Dante a toujours parlé de la France et de la Provence, de cette Provence linguistique, comme de deux pays différents qu'ils étaient en effet et s'il a détesté la France et avec elle les Capétiens, il a par contre aimé notre pays et la langue provençale.

Certes Dante n'a pas négligé l'étude du Français, si appréciée par son maître Ser Brunet. Latin, auteur du Trésor en langue d'oïl, mais dans le monde de ses recherches, il s'est tout particulièrement appliqué à l'étude du provençal dont tant de productions étaient parvenues, jusqu'à lui.

C'est surtout dans le traité *de vulgaris eloquentia* que Dante a nommé plusieurs troubadours, mais aussi bien dans *la divine comédie* que dans la banquet nous y retrouvons plus particulièrement Giraud de Borneil et Arnaud Daniel et encore Folquet de Marseille sur lequel je reviendrai plus loin.

Dans le purgatoire, au chant XXVI, Dante donne à Arnaud Daniel le premier rang en le qualifiant de poète, de l'amour cependant que Giraud de Borneil y est nommé le poète de la rectitude.

Arnaud Daniel étant essentiellement le chancre de l'amour est situé sur la plus haute terrasse du purgatoire, la plus voisine du Paradis terrestre pour avoir trop aimé et à qui il fait dire:

Je suis Arnaud qui pleure et qui vais chantant  
Je contemple avec chagrin mes folies passées  
Je regarde avec joie devant moi, le jour auquel j'aspire,  
Maintenant je vous en prie, par les  
Mérites qui vous permirent de gravir, cette  
Montagne, en temps utile, souvenez-vous  
De ma douleur.

Il faut hautement remarquer que ces huit vers que Dante a placés dans la bouche d'Arnaud Daniel ne sont pas écrits en italien, mais bien en provençal. Le privilège accordé ici au provençal, est unique en son genre, mais il constitue à lui seul un témoignage retentissant de la grande estime et du respect, que Dante avait pour cet idiome considéré, comme langue poétique.

Et, ce témoignage suffirait à lui seul aussi à justifier la reconnaissance et l'admiration que les provençaux portent au divin poète.

Dante cite encore, tant dans le banquet qu'au chant XXVIII de l'enfer le troubadour Bertrand de Born qu'il appelle le poète de la guerre et qui, dans le 6e cercle infernal, s'en va portant sa tête à la main.

On peut lui reprocher d'avoir ignoré ( mais les a-t-il ignorés? ) quelques autres troubadours, qui sont considérés généralement comme les plus originaux et les plus vraiment poètes: Bernard de Ventadour, Arnaud de Mareuil, Peire Vidal, Rambaud, de Vaqueiras, Rambaud d'Orange.

Il importe peu et avec le professeur Hauvette de la Sorbonne, dantologue éminent qui fait autorité, on peut conclure, sous ce rapport, que l'influence que Dante a reçue des provençaux est très appréciable et qu'il est impossible de nier qu'il se soit mis à l'école d'Arnaud Daniel.

Ce que cette école pouvait avoir de bon à ses yeux, se résume en peu de mots:

— Toute vaine acrobatie mise à part, il s'agissait de faire en sorte que l'expression poétique demeurât le fruit d'un art difficile, aristocratique, inaccessible au vulgaire. A y regarder de près, l'influence de cette conception est très reconnaissable même dans la divine comédie.

Et maintenant, pour rester dans mon propos, la question qui se pose délicate entre toutes, et ardemment et sagement controversée d'ailleurs, est celle de savoir si Dante est venu en Provence et aussi en France, jusqu'à Paris et même plus loin.

Il faut se reporter au début de l'année 1302 à Florence, où après les luttes passées entre les Guelfes et les Gibelins, les Guelfes eux-mêmes divisés en blancs et noirs se déchiraient entre eux. De ce combat épique, les blancs sortaient vaincus. Dante, qui n'est alors ni le poète, ni l'idéal amant de Béatrice, mais le militant civique, était entre temps, parti en ambassadeur des blancs, auprès du Pape Boniface et de Charles de Valois, son hôte à Agnani. Apprenant la défaite, très prudemment, il ne retourne pas à Florence. Il est condamné par contumace et rayé du nombre des citoyens de Florence, sans maison, dépossédé de tout et seul, car il ne semble pas que sa famille, jetée à la rue comme lui-même, l'ait suivi dans ses retraites.

Pendant près de 20 ans et jusqu'à sa mort, il allait errer de ville en ville, se réfugier d'asile en asile, soutenu par son Dieu, ses haines, son génie... et désormais Gibelin.

Comme l'a écrit l'un de ses historiographes, dès que Dante est sur les chemins de l'exil, sa vie appartient plus à la légende qu'à l'histoire.

Et c'est à partir de ce moment qu'il, faudrait situer dans le temps et dans l'espace ce long et coûteux voyage en France, et moins difficile à penser, en Provence seulement.

Le terrain est mouvant pour y marcher d'un pied sûr.

Tant pis, engageons-nous y très légèrement, en chaussant les sandales aux semelles, de vent du poète, de l'altissime poète qui pouvait parler de l'Alighieri, d'égalité.

Dans une note du chant sixième de Mireille, Mistral n'a pas hésité à écrire:

— En comparant la description de l'enfer de Dante à ce paysage bouleversé, cyclopéen, fantastique ( les effleurements de bauxites près des Baux ), on devient convaincu d'une chose c'est que le grand poète florentin, qui voyagea dans nos contrées et séjourna, même à Arles, a visité la ville des Baux, s'est assis sur les escarpements du *valoun d'infèr* du Val d'Enfer, et frappé de cette désolation grandiose, a conquis au milieu de ce cataclysme de pierres, la configuration et le sombre caractère de son *inferno*. Tout ramène à cette idée et le nom de la gorge elle-même, *infèr* et sa forme amphithéâtrale qui est celle donnée par Dante à l'enfer, et les grandes roches détachées qui en forment les gradins, et le nom provençal de ces escarpements eux-mêmes baus italianisé par le poète *balzo* et donné par lui aux escarpements de son lugubre entonnoir.

C'est là évidemment une hypothèse séduisante et qui satisfait pleinement notre amour propre national de provençaux joint à notre hommage admiratif.

Pourquoi faut-il que d'autres voix, autorisées et parmi elles celle du professeur Hauvette, viennent par un savant raisonnement insinuer le doute dans notre esprit?

Mistral, tout de go, dit que Dante parcourut notre contrée et séjourna même à Arles. Au chant IX de l'Enfer, les strophes de 107 à 120 semblent le confirmer.

Dante et Virgile ont pénétré dans l'enceinte fortifiée de la ville infernale, qui comprend les 4 derniers cercles, les plus profonds et les plus étroits de l'enfer. A sa grande surprise Dante a devant lui quelque chose qui ressemble à un immense cimetière et aussitôt il traduit son impression en rappelant deux célèbres et antiques nécropoles, celle de Fola en Istrie et celle des Alysamps à Arles.

— Curieux de connaître la condition de ceux qu'enferme une telle forteresse, dit Dante, à peine, entré, je regardai autour de moi et je vis de tous côtés une étendue pleine de douleurs et de cruels tourments. Comme en Arles où le Rhône est stagnant, comme à Pola près du Golfe de Guarnero qui ferme l'Italie et poigne ses frontières, les tombeaux donnent au terrain un aspect varié. Ainsi en était-il là, de toutes parts mais ces sépultures étaient d'un genre plus cruel, car entre les tombes, des feux épars embrasaient si bien celles-ci qu'aucun forgeron n'exige que le fer soit plus rouge.

A cela le professeur Hauvette remarque qu'il s'agit d'une impression commune aux nécropoles d'Arles et de Pola et qui s'applique à n'importe quel cimetière et qu'il n'y a là aucune particularité qu'on puisse localiser.

Certes, Dante a écrit: En Arles, où le Rhône est stagnant. Or le Rhône n'est nullement stagnant, il a un courant impétueux, Et si à partir d'Arles il se divise en plusieurs bras et commence à former un vaste delta, la Camargue, d'Arles on ne les voit pas.

Cependant, à l'angle arrondi où le Rhône fait un coude assez brusque, vers l'ouest de la ville, il y a tout de même un point d'eau où l'eau est profonde et où le courant très ralenti produit un léger remous. Les objets flottants qui parviennent à cet endroit y restent quelque temps immobiles, ou tournoient faiblement, tandis que la grande masse des eaux passe rapidement le long de l'autre rive. Il y a donc là un point mort où le Rhône stagne. Si c'est cela qu'a voulu dire Dante, on est amené à penser que son expression est le résultat d'une observation personnelle faite sur place, et alors Mistral a raison. Mais aussitôt l'avocat du diable, et je m'excuse de nommer ainsi le professeur Hauvette, de refroidir notre agrément.

On sait que les Alyscamps — les Champs Elysées — était un cimetière très étendu déjà à l'époque romaine. Au début de l'ère chrétienne le Christ y serait apparu à St-Trophime, premier Evêque d'Arles. Il y aurait même célébré la messe. Aussi bien ceux à qui le rang ou la fortune pouvaient leur permettre souhaitaient-ils être inhumés dans cette nécropole si hautement consacrée. Dans une vie de St-Trophime, écrite en provençal, on lit: — quand ils étaient morts, leurs parents les confiaient au courant du Rhône, ils descendaient en aval jusqu'en Arles et ils ne pouvaient descendre plus avant par la vertu du cimetière saint que Dieu a consacré.

Bien d'autres textes rapportent la même légende.

Ces textes circulaient en Italie et le professeur Hauvette de nous dire tout de suite: il est impossible que Dante n'en ait pas recueilli les échos, et alors on peut admettre que lorsqu'il a écrit — En Arles où le Rhône stagnait il a eu en vue le miracle. Or, s'il en est ainsi, et cela est fort plausible, ce vers ne renfermerait pas le souvenir d'une observation faite sur place, mais seulement celui d'une légende qu'il avait lue ou entendue raconter.

Au chant IX du Paradis dans ce ciel de Vénus où se présentent au poète les esprits qui ont été enclins à l'amour, Dante s'entretient avec une âme qui fût celle d'un troubadour, donc un auteur de vers amoureux mais ce poète, une fois converti, était entré dans les ordres et devenu Evêque de Toulouse, il s'était montré d'une rigueur implacable dans la répression de l'hérésie albigeoise. Il s'appelait Folquet de Marseille et pour lui faire dire qu'il était né dans cette ville, sans pourtant la nommer, Dante recourt à une périphrase qui indique la position de la cité phocéenne par rapport à la situation générale de la Méditerranée, notamment par rapport, au rivage africain qui lui fait face.

Sans doute ce tableau est exact, mais sans pitié pour nos illusions, le professeur Hauvette de remarquer que ce paysage est purement géographique et que les connaissances géographiques de Dante et son art de construire, ne permettent justement pas de penser qu'il ait réellement visité cette région. Et en ce cas, il en serait de même de son passage à la Turbie, évoqué dans le chant III du Purgatoire, lorsque Dante se trouve en ce lieu, en face des parois rocheuses, presque verticales et qu'il a recours à une comparaison pour communiquer au lecteur son impression que toute escalade est ici impossible:

— Entre Lérice et la Turbie, l'éboulement le plus désert, le plus à pic, est un escalier accessible au commode, auprès de cette montagne.

Bien sûr, si Dante n'est jamais venu en Provence, que dire alors des autres voyages, prêtés au malheureux exilé: En Flandre, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et en Hollande et de son séjour à Paris, où Victor Hugo écrit dans l'armée terrible dépassant un peu la mesure, que Dante vint à Paris faire son premier vers?

Sans doute Boccace a-t-il été le grand propagateur du voyage de Dante à Paris, mais deux des fils de celui-ci, Pietro et Jacopo qui ont laissé des commentaires sur l'œuvre paternelle, de ce voyage et des autres, n'y ont pas fait la moindre allusion!

Quoiqu'il en soit, par son commerce d'esprit avec les troubadours et la langue provençale, par sa pensée qui, s'est reportée bien des fois sur notre pays dont il eût la connaissance de sa géographie, de son histoire et de ses légendes, Dante est certainement un peu à nous. Et le fait de ne pouvoir affirmer sa présence physique sur notre sol, à une époque déterminée, n'amointrit en rien le tribut de reconnaissante admiration que nous lui devons.

Et si la Provence, qui aime tous les poètes, n'avait pas à justifier d'un attachement particulier à Dante, qui incontestablement, même s'il n'y est pas venu, s'est retourné amicalement vers elle, la Provence des cours d'amour n'aurait su rester indifférente à l'idéal amant de Béatrice.

Et c'est à un autre idéal amant, à un autre grand poète florentin, tout comme Dante guelfe blanc, exilé de son éblouissante patrie, qui celui-là grandit et respira longtemps le vent du Rhône et l'air bleu des Sorgues que la Provence a gardé plus intensément encore affection et admiration.

Mesdames, Messieurs, reportons-nous à Florence en avril 1302. Les Guelfes blancs viennent d'être condamnés à l'exil et parmi eux, le poète Dante Alighieri et le notaire Ser Petrarco di Parenza.

Celui-ci et sa jeune femme Eletta Canigiani vont s'établir dans la ville d'Arezzo. En 1304, avec les autres proscrits unis cette fois aux Gibelins, l'homme de loi prend part à l'expédition organisée pour reprendre Florence. Cette expédition échoue et les assaillants reprennent le chemin de l'exil. Ser Petrarco di Parenza regagne Arezzo et le 20 juillet 1304 un fils lui naît. Cet enfant, François Petrarque qui comme Dante atteindra les sommets de la fidélité et comme lui marqué par le bannissement, dira plus tard j'ai été conçu et je suis né dans l'exil.

En février 1305, Ser Petrarco portant son fils sur ses épaules, le petit François se rend avec sa femme à Ancise, dans une propriété familiale. Ils y demeureront jusqu'en 1312 et c'est là que naîtra Gérard, le frère de François, son cadet de 3 ans.

Entre temps Ser Petrarco aurait pu voir se lever la sentence prononcée contre lui et revenir à Florence, s'il s'était soumis, comme les criminels, à la cérémonie infamante de l'offrande et entrant, un cierge à la main, dans l'église St-Jean au jour anniversaire de la fête de ce saint. Mais le père de François, tout comme Dante, refusa noblement de venir ainsi à rescapience et en 1312 ayant laissé toute espérance sur le relèvement de son parti, il quittait avec sa famille l'Italie pour la Provence ou plus, exactement à l'époque le Comtat Venaissin.

Les fugitifs se rendent d'abord en Avignon où le Pape français Clément, V avait en 1309 transporté la Cour Pontificale.

Avignon, comme l'a écrit Mistral dans Nerte, prenait alors rapidement son essor en se voyant la capitale du monde et des pontifes-rois. — Tout ce qui croit en Jésus-Christ avait fidèlement tourné son char vers le séjour de son vicaire. Les nations buvaient au Rhône. Continuellement en branle sur la ville, le carillon de cent clochers, bourdonnait joyeusement et dans la nuit, illuminées, les madones brillaient au coin des rues. Les levantins y trafiquaient, les cardinaux y chevauchaient drapés de pourpre. De moines de toutes couleurs, de bateleurs, d'aventuriers, d'excommuniés qui avec componction se frappaient la poitrine, de gens de guerre et de marine, qui se battaient au cabaret, c'était un fouillis, un brouhaha, comme il n'en est à aucun lieu. Et quand sur tout, tumultueusement, élevant, dans les airs sa voix impérieuse, le mistral formidable arrachait la tuile des toits, vous eussiez dit que le souffle de Dieu passait pour emporter sur les nations, la bénédiction du Pape.

Mais les difficultés de logement rencontrées dans la nouvelle ville pontificale, bientôt surpeuplée, ne permirent à la famille de Petrarque de s'y installer, et bien que le père y remplit une charge notariale, les fugitifs allèrent habiter Carpentras à quelques lieux et alors capitale du Comtat.

A Carpentras, le jeune François commença ses études de grammaire et de rhétorique, avec le maître Convenole de Prato, vieux, simple et bon, qui à sa pauvreté, Ser Petrarco avait été bienveillant et secourable.

Il eût pour condisciple un autre fils d'exilé génois, Guido Settigno, qui devait devenir un jour archevêque de Gênes et avec lequel il se lia, dès l'abord d'une profonde et durable amitié.

Un jour on conduisit les deux enfants à la Fontaine de Vaucluse. Le spectacle du gouffre, des rochers géants, des eaux écumantes et de l'ineffable limpidité de la Sorgue frappèrent vivement l'imagination de Petrarque qui promit d'y revenir quand il serait grand.

Cette première impression qui devait, par la suite se transformer en une véritable passion pour ce Vaucluse, cette vallée close, dont il fit sa thébaïde, Petrarque l'évoquait dans sa vieillesse, dans une lettre qu'il écrivait précisément à Guido Settimo, alors sur le siège archiépiscopal de Gênes:

— M'étant rendu à la fontaine, il m'en souvient comme si c'était aujourd'hui, frappé par la singulière beauté du paysage, dans ma puérité fantastique, je dis pourtant Ici est un lieu qui s'accorde à ma nature, un lieu que je préfère aux grandes cités et il me sera concédé un jour.

Effectivement, il le fut et on ne saurait de nos jours parler de Vaucluse et de sa fontaine, sans lier ces noms, à ceux de Pétrarque et, de Laure, les ineffables et platoniques amants. Mais n'anticipons pas.

Le désir de Ser Petrarco était de faire de son fils un jurisconsulte. Mais déjà François manifestait sa préférence pour la littérature latine et passait ses loisirs à lire César, Tite-Live, Virgile ou Cicéron. Il arrivait parfois que son père, excédé, lui arrachait le manuscrit des mains et le jetait au feu, puis, attendri par les pleurs de l'enfant, lui rendait l'œuvre à demi consumée.

Tenant malgré tout à ce que François fit son droit, son père l'envoya, à l'âge de 12 ans à peine, à l'automne de 1316 à l'université de Montpellier, où depuis le douzième siècle on enseignait les pandectes.

Il y restera 4 ans pendant lesquels, en cachette l'étude des écrivains latins venait compenser son effort et, son ennui à s'adapter aux connaissances juridiques. Il dira plus tard — devenu mon maître, j'abandonnai les livres de droit et, je revins à mes goûts, avec d'autant plus d'ardeur, qu'on reprend avec plus de vivacité un plaisir interrompu.

Pourtant en 1320, Pétrarque avec son frère Gérard et son ami Guido Settimo, sont envoyés à Bologne où enseignaient d'éminents professeurs, pour continuer les études juridiques entreprises à Montpellier.

Mais voici qu'en 1326 les deux frères sont rappelés en Avignon, à la suite de la mort de leur père et quelques mois après leur mère meurt à son tour. Ce nouveau deuil inspire à Pétrarque un court poème latin *brève panegyricum defuntaie matris* composé de 38 vers, autant qu'avait d'années la défunte, et où il promet à sa mère l'immortalité grâce à lui nous vivrons ensemble, on se souviendra, de nous en même temps écrivait-il.

Pétrarque va pouvoir maintenant donner libre cours à sa vocation de poète, mais il faut vivre et la littérature pas plus qu'aujourd'hui à quelques exceptions près, ne nourrissait son homme.

Heureusement, il retrouve un de ses anciens condisciples de Bologne: Jacques Colonna d'une illustre famille romaine; évêque de Lombez, qui devient son ami intime, auprès duquel il se rendra un temps et qui, par l'influence de son frère le cardinal Giacomo Colonna, lui procure des bénéfices ecclésiastiques et le loge auprès de lui à la cour pontificale d'Avignon.

Sur un document de l'époque, il est indiqué comme chapelain du Cardinal, ce qui laisserait supposer qu'il aurait embrassé l'état ecclésiastique et reçu les ordres mineurs.

Pourtant Pétrarque cherche à plaire aux femmes de la haute société. Son esprit nourri des lectures galantes et des traditions chevaleresques des troubadours et aussi des poètes italiens du moyen-âge, pensait rencontrer dans ses relations l'aimante idéale, celle qui deviendrait la dame de ses pensées et qu'il chanterait à son tour en ses vers.

Tant il est vrai que la Providence favorise les desseins des poètes, cette rencontre se produisit, mais pas exactement comme Pétrarque le supposait.

Le vendredi-saint de l'année 1327, le 6 avril à Avignon, Pétrarque sortait de la chapelle des religieuses de Ste-Claire où il avait assisté à un office matinal. S'étant arrêté sur le parvis, il vit apparaître sous le porche une figure céleste.

Et c'est Pétrarque, en maints endroits de ses œuvres, à travers les sonnets et jusque sur le parchemin d'un Virgile de l'Ambrosienne, qui nous renseigne: — Laure cette matinée-là, portait une longue robe de soie verte parsemée de violettes ses cheveux d'or, mêlés de perles jouaient au vent grec on aurait dit des rayons de soleil et des pleurs d'aube.

Et dans cette troublante apparition deux beaux yeux rencontrèrent ceux de Pétrarque et allumèrent dans le cœur du jeune homme la brûlante flamme du poète et de l'amant.

Vingt ans durant, il poursuivra Laure qui lui échappe comme un rêve. Mais elle eût le bonheur de lui inspirer son immortel *canzoniere* par les charmes de la femme fortunée entre toutes qui vit éternellement jeune dans ses vers admirables et qui fut le long soupir de la plus douce des muses *longo sospir della più dolce musa*.

Et désormais le nom de Laure sera inséparable de celui de Pétrarque, comme le sont ceux de Dante et de Béatrice, de Vincent et de Mireille, de Don Quichotte et de Dulcinée. Mais qui était cette Laure?

Autant que la venue de Dante en Provence, la réponse à cette question est controversée. Officiellement, si nous nous en tenons au Larousse, c'est Laure de Noves, épouse de Hugues de Sade, qui a été l'inspiratrice, la donna, l'idéale aimante du poète. Si vous le voulez bien nous n'irons pas chercher plus loin et de savoir que Laure de Sade fût, onze fois mère, qu'elle était parée de toutes les vertus autant que belle, et qu'elle demeura femme de devoir, fidèle à son époux, ne nous la dépoétisera pas, je l'espère, le moins du monde. Et après tout, c'est certainement mieux ainsi. Une maîtresse charnelle de Pétrarque, et il en eût, n'aurait pas à coup sûr passé à une aussi douce postérité.

Et comme l'avait écrit Emile Ripert de sa plume autorisée Pétrarque a montré que l'amour, pour être profond et fidèle n'a pas besoin de satisfaction matérielle. En cela il a été lui-même le disciple de nos troubadours, lesquels ont aimé et chanté la plupart du temps sans espoir, non une jeune fille qu'ils auraient pu épouser, mais une jeune mariée qui se refusait à leurs désirs.

Or, ce sont des amours immaculées que Pétrarque chanta jusqu'à sa mort, bien qu'il survécut 26 ans à la dame de ses pensées, victime de la peste noire en Avignon le 6 avril 1348.

Sans même vouloir parler des autres Laures qui pourraient tout aussi historiquement se rapporter à Pétrarque, d'aucuns n'ont voulu voir dans ce doux nom de Laure que le laurier de la gloire poétique à laquelle aspirait, celui qui fut, si souvent l'ermite de Vaucluse.

Une telle opinion s'était déjà exprimée de son vivant et pareils doutes étaient émis par son meilleur ami lui-même Jacques Colonna, auquel Pétrarque répondit dans l'une de ses épîtres familières, (épître IX - Livre II):

— Quelle question m'adressez-vous? supposez-vous que je n'ai trouvé que dans mon imagination ce nom de Laure, dont le seul but serait de fournir un sujet à mes chants et faire parler de moi? Eh! quoi, vous croyez que cette Laure que je fais vivre et respirer, dont la beauté m'enivre, ne serait d'une forme

idéale et qu'il n'y aurait réellement d'autre Laure que le laurier poétique auquel ont quelque droit mes longs et pénibles travaux?

Ah que je serais heureux, si vos railleries disaient vrai, si mon amour n'était qu'une feinte et non une ardente passion!

Ah croyez-moi, personne ne serait capable d'une si longue et si grande supercherie. Quelle folie de prendre des soins si pénibles, afin de se faire passer pour un insensé. Croyez-moi, s'il est possible, dans une certaine mesure, de simuler la maladie, on ne couvre pas à volonté son visage d'une pâleur mortelle et vous connaissez ma pâleur, vous savez quel chagrin continu me dévore.

Ainsi Laure a bel et bien existé et, elle est pour nous Laure de Noves, mariée et fidèle à son époux. Et c'est pourquoi les rencontres des amants idéaux furent rares, et brèves. A l'occasion de fêtes pontificales, de la présence à un office, d'un croisement dans une rue et quelques rares fois, d'une promenade à la fontaine enchantée., On pourrait dire, plus exactement, les apparitions de Laure à Pétrarque. Mais un geste discret, les feux d'un regard de l'aimée ne suffisaient-ils point à remplir le cœur du poète et faire vibrer sa lyre d'or!

Peut-être non car Pétrarque essaya de se soustraire à cet amour sans espoir. Remède classique ou prétendu tel, il voyagea. Il va chez son ami l'évêque de Liombez, Jacques Colonna, puis plus loin, en France septentrionale, en Flandre, en Allemagne; il visite Paris d'où il écrit être stupéfié de trouver tant de culture dans un pays barbare.

*Tanta cultura in un paese barbaro.*

Mais à son retour, à mesure que Pétrarque approchait d'Avignon, son pauvre cœur se tournait vers le lieu où habitait sa lumière. Ni le temps ni l'éloignement n'avaient pu détruire son amour.

Au printemps de 1336 il monte avec son frère Gérard au sommet du mont Ventoux — et ce n'était pas à l'époque une ascension facile — Il a avec lui le livre des confessions de St-Augustin qu'il ne quitte pas et il l'ouvre sur l'admiration des hommes pour la grandeur des monts.

Une plaque apposée par les sons du club alpin en 1936 à l'occasion du 6<sup>ème</sup> centenaire de l'événement fait dire au Mont Ventoux: — ma cime inviolée et mes flancs dénudés et abrupts ont été pour la première fois décrits et poétiquement chantés, après son ascension du 9 mai 1336 par François Pétrarque, l'amant de Laure et l'ermite de Vaucluse, qui unit à la restauration des lettres artistiques la première affirmation de l'alpinisme littéraire.

Du haut du Ventoux, il a le désir ardent de revoir l'Italie, non Florence qui exila les siens, mais toute la péninsule et Rome spécialement. Il s'y rend à la fin de 1336. De Rome il écrit en latin au nouveau Pape Benoît XII pour l'exhorter à retourner dans la ville éternelle, seule capitale légitime de la chrétienté, mais ses adjurations, pas plus que celles de Dante avant lui, ne décidèrent les pontifes à quitter Avignon.

Il fallut attendre Catherine de Sienne et l'année 1375 pour opérer ce retour.

Pétrarque ne rentra pas directement d'Italie sur les bords du Rhône. Il s'embarqua sur la Côte Toscane, longea l'Espagne, traversa le détroit de Gibraltar, remonta par l'Océan et la Manche, jusqu'en Angleterre.

Mais ces longues pérégrinations furent impuissantes à arracher de son âme le souvenir de Laure.

Alors Pétrarque se résout à s'enfermer dans la solitude du Vaucluse, la vallée close. Il habite une maisonnette entourée d'un jardin, baigné par la Sorgue, au pied du mont qui porte le château, résidence d'été de son ami l'Evêque poète de Cavaillon, Philippe de Cabassole.

Ces lieux, malgré le vandalisme (des fabriques de papier offensent. la vue dès l'entrée du vallon) ont dans leurs parties essentielles, conservé leur souveraine beauté.

Papon, dans son voyage en Provence au XVII<sup>e</sup> siècle y chercha en vain la maison de paysan qu'avait habitée Pétrarque, et Raymond Dumay, dans Ma route de Provence en 1954 remarque non sans humour, à propos de cette maison, que si Papon revenait, il serait bien étonné de l'y trouver, car maintenant elle y est. On l'a même transformée en musée.

Donc, Pétrarque trouve à Vaucluse plein apaisement, à son esprit solitaire et idyllique et peu à peu se construit un système de vie parfaitement libre et tout voué à la méditation et à l'étude.

— Voici ma vie, écrit-il à un ami: je me lève vers minuit et, dès l'aube, je sors; mais dans la campagne comme à la maison, j'étudie, je médite, je lis et j'écris. Tout le jour, je visite les monts dénudés, les vallées fraîches et les grottes; je parcours les deux rives de la Sorgue, sans avoir personne à mes côtés, sans trouver personne sur mon chemin et accompagné de mes seuls soucis, qui de jour en jour

d'ailleurs deviennent moins cuisants... Ici j'ai fait ma Rome, mon Athènes, ma patrie. Tous les amis que j'ai ou que j'ai eus, non seulement ceux que j'ai vus moi-même et qui ont partagé ma vie, mais encore des hommes qui ont vécu il y a bien des siècles et ne me sont connus que par les livres, des hommes dont j'admire les actes et le caractère, la vie et les mœurs, ou encore le langage et le génie, ces amis divers venus de tous les lieux et de tous les temps, je les réunis, dans cette étroite vallée et je suis plus avide de leur conversation que de celle de tant d'êtres qui s'imaginent vivre parce qu'ils jettent devant eux, lorsqu'il fait froid, je ne sais quel souffle qui leur semble une haleine. C'est ainsi que j'erre libre et tranquille et seul toutes les fois que je le peux, avec mes bons compagnons.

Dans cette retraite la gloire, pourtant, n'y oublia pas son favori:

Le 1<sup>er</sup> septembre 1340 il relate: — aujourd'hui vers la troisième heure on m'a apporté une lettre du Sénat où je suis prié de me rendre à Rome pour y recevoir la couronne des poètes. Et aujourd'hui encore, vers la dixième heure, j'ai reçu la même invitation de la part, de l'illustre chancelier de l'université de Paris. Qui aurait pu deviner, je vous le demande, que pareille chose m'arriverait au milieu de mes roches.

Le voilà embarrassé. Que faire? de nos jours, avec les moyens de locomotion dont nous disposons, il n'aurait pas eu d'hésitation.

Il aurait pu répondre aux deux invitations. Mais en ce temps-là il lui fallait choisir.

Certes Rome était la capitale du monde, la reine des cités, mais Paris était la mère des études. C'est enfin pour Rome qu'il opte afin de recevoir la couronne sur les cendres des antiques poètes.

Il s'embarque à Marseille en février 1341 et va d'abord à Naples se soumettre à l'examen du roi Robert, le grand-père de la future reine Jeanne qui l'honorait de son amitié. Mistral nous le rappelle dans sa tragédie *La Reine Jeanne* faisant ainsi parler Pétrarque:

— J'allais craintif, prier le roi Robert d'éplucher le brevet de mon mince savoir. Votre aïeul débonnaire, en vertu comme en science, disait-il à la souveraine, vous le savez était réputé sur tout — ce roi majestueux et vénérable — j'en suis encore stupéfié lorsque j'y songe, trois jours m'enhardissant avec son bon visage, sur toutes, les questions m'examina, si bien qu'après m'avoir embrassé, à la fin, dans un diplôme, il voulut avec son sceau témoigner pour ma gloire, et de plus me mettre en état de paraître à la face du peuple et du Sénat romain, il me donna sa robe et l'anneau de sa main.

*Eù me donè sa raubo e l'anèu de sa man.*

Ainsi, le 8 avril au Capitole, il reçut le laurier de son ami le sénateur Orso dell'anguillara. A Rome, il reste peu de jours. Le 29 avril il est à Pise d'où il écrit sa reconnaissance au roi Robert, puis il se rend à Parme où il termine son poème dell'Africa. Au printemps de 1342 il est de retour à Avignon, puis en sa retraite de Vaucluse.

Dans le même temps son frère Gérard, après avoir abandonné la vie dissipée et frivole d'Avignon et peut-être à cause de la mort d'une femme aimée, trouve dans la douleur son chemin de Damas et de retour d'un pèlerinage à la Ste-Baume, rentre au couvent des Chartreux de Montrieux dont les ruines au-dessus du nouveau monastère toujours occupé par les religieux du même ordre sont l'un des hauts lieux de l'actuel département du Var. Se séparant de son frère. Il lui laisse trois conseils: se confesser régulièrement, réciter les canonicales et renoncer aux misères de la chair.

Pétrarque en est frappé et un renouveau moral et religieux anime le poète du secret et des sentiments de pénitence. En septembre 1343 Pétrarque retourne en Italie en qualité d'ambassadeur du Pape à la Cour de Naples avec la charge de défendre les droits de l'Eglise auprès de la reine Jeanne.

Il revient à Avignon sur la fin de 1345, mais il abandonne aussitôt la ville pour se réfugier une fois de plus dans sa thébaïde de Vaucluse. Il compose alors *de vita solitaria*.

Dans les premiers mois de 1347 il va faire visite à son frère Gérard aux Chartreux de Montrieux. Il en revient avec une impression profonde et nostalgique de ces lieux pleins de beauté sauvage et de la vie sereine et contemplative des moines. Il retourne le 20 novembre 1347 en Italie où se passent à Rome de graves événements politiques. Il est à Vérone en avril 1348 lorsque lui parvient la douloureuse nouvelle de la mort de Laure, survenue le 6 avril à la suite de la peste qui ravageait à ce moment-là l'Europe.

Dans la terreur de ces jours sombres, Pétrarque médite sur la vie parcourue en jugeant sévèrement sa vanité. Il a annoté sur la feuille de garde de son Virgile, la date de sa rencontre avec Laure et celle de sa mort et enfin celle du jour où il avait appris la nouvelle funeste.



Il est naturel que la tristesse et le silence de la solitude qui le poignaient allumassent alors en Pétrarque le songe d'un refuge tranquille et, désormais stable du désir de revoir les collines, les bois, et les eaux de la Sorgue et la nostalgie de la laborieuse vie de son Vaucluse. Il exprimait ainsi en quatre distiques dans son *Familia IX 4* : — Il n'est aucun lieu au monde qui m'est plus agréable que Vaucluse et plus favorable à mes études. A Vaucluse j'y fus enfant, j'y retournais jeune et la même vallée me donnait réconfort. Homme, j'ai traversé à Vaucluse mes meilleures années, tissant de candides fils l'ourlet de ma vie. En Vaucluse, vieux, je désire finir mes derniers jours; en Vaucluse, il me sera bon de mourir. Ce dernier vœu ne sera pas exaucé.

Il retourne donc à Avignon en 1351 et constatant tous les vides parmi ses amis que le terrible fléau — la peste — a décimé, il écrit à l'un de ses amis nous étions une foule, maintenant nous sommes presque seuls. Aussitôt, il se réfugie à nouveau à Vaucluse et il reprend l'étude et le travail qu'il avait en chantier. En décembre 1352, Pétrarque décide encore une fois d'aller en Italie, non sans aller faire visite à son frère Gérard. Ce fut leur dernière rencontre. Sans rappeler les événements nombreux auxquels Pétrarque fut mêlé en Italie, ce qui est hors du sujet, il me faut dire qu'il profita d'une calme solitude à Milan pour reprendre et son travail et mettre la dernière main aux œuvres auparavant commencées ( *Il Segretto — la vita solitaria — de Oci religiosarum — il bucolicum Carmen* ). En 1369 il est atteint d'une forte attaque de fièvres tierces qui ne le lâchèrent plus de ses années. Il ne retournera plus hélas dans son cher ermitage de Vaucluse.

Les Carrare seigneurs de Padoue, lui offrent une maison de campagne à Arquà au pied des monts Euganéens, dans une étroite vallée qui lui rappelle la Sorgue et ses immarcescibles souvenirs. En 1372, il apprend la venue à Pérouse de son ami l'Evêque de Cavaillon Philippe de Cabassole, élevé à la dignité de Cardinal. Il veut aller le voir, mais hélas il est trop, faible pour accomplir ce voyage et de son côté, le nouveau cardinal meurt quelques mois plus tard, sans avoir pu le rejoindre. C'est une peine de plus qui l'atteint.

Un autre ami, cependant habite non loin de là, dans un petit bourg. C'est Boccace. Pétrarque isolé, sentant ses forces décliner le mande auprès de lui. Boccace vient s'installer à Arquà pendant 3 mois. Il repart lui recommandant vainement un peu de repos et de soins. Mais Pétrarque qui n'a jamais cru à la médecine, jusqu'au bout s'usera au travail. Pourtant Pétrarque voudrait revoir Rome avant de mourir mais encore une fois, ses forces le trahissent. A Ferrare il tombe sans connaissance et doit rentrer à Arquà.

Le matin du 20 juillet 1374, jour anniversaire de sa naissance, on le trouve mort sur La vie de Jules César qu'il était en train d'écrire et qui devait être le couronnement de sa vie des hommes illustres. Il perdit la sienne la plume à la main. Et c'est là, je pense, pour un écrivain, la plus belle fin.

Dans son testament, d'un ton de très grande humilité, il s'était souvenu de son frère Gérard, de ses amis petits et grands parmi lesquels Boccace et de ses familiers et il avait formulé des dispositions sur le lieu de sa sépulture.

C'est ainsi qu'il fût inhumé dans la chapelle qu'il avait fait construire et son tombeau porte l'épithaphe qu'il avait composée lui-même et dont voici la traduction:

— Cette pierre couvre les os refroidis, de François Pétrarque. O Vierge Marie, reçois son âme. O fils de la Vierge, sois indulgent afin que son âme depuis longtemps fatiguée de la terre, monte dans le séjour céleste.

Mesdames, Messieurs, la Provence est fidèle au souvenir et à la gloire de Pétrarque, comme elle est toujours sensible aux pures amours immortalisées du poète Florentin pour l'une de ses nobles filles.

Au cinquième centenaire de sa mort, les 18, 19 et, 20 juillet 1874 à Vaucluse et à Avignon, elle célébrait en de grandioses, manifestations littéraires celui qui probablement sans Laure et sans Vaucluse eût toujours été un grand esprit et n'aurait pas été ce poète merveilleux dont le nom rappelle toutes les grâces de langage et toutes les délicatesses de l'amour.

Il appartenait au mouvement de la Renaissance Provençale autrement dit le Félibrige, de redonner à la mémoire de Pétrarque et à celle inséparable de son amante une glorification publique à laquelle s'associèrent les représentants qualifiés de l'Italie qui avait vu naître et mourir Pétrarque.

Le triduum consacré au divin poète autant qu'à Laure correspondait à une célébration semblable qui avait lieu à Arquà où Pétrarque dort de son dernier sommeil; cependant qu'un jury s'était précédemment réuni à Arles pour juger le concours provençal ouvert en son honneur et qu'un autre jury mixte celui-là (Français, Provençal, Italien) jugeait les œuvres poétiques écrites dans les trois langues.

Je vous ferai grâce du trop de détails du programme des manifestations qui se déroulèrent dans la Provence du Comtat en présence de hautes personnalités parmi lesquelles Vallon, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction Publique, Mézières de l'Académie Française, le commandeur Nigra, ministre plénipotentiaire d'Italie, Donciene, préfet de Vaucluse, le comte du Demaine, maire d'Avignon, Bonafous, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix, Conti et Minich, représentants des Académies Italiennes, des délégations diverses, parmi lesquelles la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Draguignan était représentée par Astier, son président, Louis de Bresc et Henry Bernard.

Il y avait aussi bien entendu, les représentants autorisés du Félibrige: Mistral, Roumanille, Aubanel, de Berluç-Pérussis, etc... et Don Albert de Quintarra qui représentait la littérature de nos frères catalans.

Une messe solennelle fut chantée à Avignon sur la place du Palais des Papes, des illuminations, des fêtes populaires, des farandoles, des concours d'orphéons et de musique, et même une course de taureaux dont la gloire de Pétrarque se serait bien passée eurent lieu, mais c'est évidemment, la poésie et la littérature qui coulèrent à flots tout le long de ces trois journées, tant à Vaucluse que dans la cité pontificale. La proclamation des résultats des jeux floraux et la lecture des principales œuvres primées devant le château des papes ajoutèrent aux discours académiques des officiels un nouvel et dernier hommage à Pétrarque et à Laure.

Ce fût l'occasion de célébrer, en même temps, entre la France et l'Italie, la fraternité des cœurs et des esprits, et le commandeur Nigra pouvait dire très justement:

— Grâce au Souvenir de Pétrarque, nous assistons au plus beau des spectacles, celui de voir réunies, dans la même pensée deux grandes nations, issues du même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires, faites pour s'entendre, se respecter et s'aimer et qui ne doivent désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit pareilles à celles qu'elle soutient en ce moment pour revendiquer chacune pour son compte à des titres divers, mais également légitimes, le génie et l'inspiration d'un grand poète. Car si l'Italie a été assez heureuse pour avoir donné à Pétrarque la naissance, la langue et le tombeau, la France a eu le mérite de le garder pendant de longues années, dans ce coin privilégié de la Provence, qui fut pour lui une nouvelle patrie.

Je ne veux pas allonger ces quelques notations que j'ai recueillies sur les fêtes du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque. Qu'il me soit permis simplement d'ajouter que pour sa part Mistral traduisit en vers provençaux la XI<sup>e</sup> canzone du poète *chiare, fresche e dolci acque* où le souvenir de Laure déjà morte est une fois de plus évoqué dans le cadre de Vaucluse.

Depuis ces fêtes mémorables d'autres hommages publics ont été rendus au poète et à sa muse:

En 1904 Mistral honorait à Vaucluse le sixième centenaire de la naissance de Pétrarque.

En 1928 Maurice Mignon, le grand italianisant de notre université organisait le musée de Pétrarque dans la maison qui s'élève sur l'emplacement de celle du poète.

En 1936 c'était la commémoration du sixième centenaire de l'ascension au Ventoux et aussi la représentation au théâtre antique d'Orange d'un drame en quatre actes d'Emile Ripert mettant en scène Laure, Pétrarque, son frère Gérard, Philippe de Cabassol et le prince Colonna.

Et de nos jours, la Société Vauclusienne des Amis de Pétrarque animée par les poètes Marie et Ludovic Bernero de l'Isle-sur-Sorgue, à une lieue de Vaucluse, entretient le culte des immortels amants.

L'œuvre de Pétrarque, poète latin et italien, est considérable, mais ce qui nous touche c'est que Pétrarque est venu en un temps où les échos de la poésie provençale n'étaient pas muets autour de Vaucluse et qu'à en a pris les formes.

En les relevant par son inspiration, il les a transportées dans sa langue et en marquant son œuvre du sceau de son génie, il en a fait un de ces monuments qui fixent la langue d'un grand peuple.

Tout comme Dante et après lui il fut inspiré par la littérature provençale des Troubadours et tout comme Dante il semble parmi ces derniers avoir eu une dilection particulière pour Arnaud Daniel dont le nom est le seul qui ait jamais paru sous sa plume, hors de sa célèbre énumération du *trionfo d'amore*.

Dans, son sonnet *Aspro cor e selvaggio* il déclare entre tous, le premier est Arnaud Daniel le grand maître d'amour.

Maître d'amour Pétrarque l'a été lui-même irréfragablement.

Son *canzonieire* en est la toujours vivante manifestation. Et certainement c'est là l'œuvre qui nous est, à nous Provençaux, la plus sensible, car elle continue malgré les siècles à chanter au vent léger de la Sorgue, sur le friselis de l'eau, dans le fracas des rochers, le pur et ardent amour pour Laure, amour du cœur, amour de l'âme.

Et, Mesdames et Messieurs, pour rendre ce soir encore un hommage aux éternels amants et pour clore cet entretien relisons le 65<sup>ème</sup> sonnet du *Canzoniere* écrit après la mort de Laure, alors que le poète chemine déjà vers le terme de sa vie et de sa douleur secourues par sa foi chrétienne.

— Donna, qui joyeuse, auprès du créateur, comme le mérite ta vie admirable, assise sur un trône élevé et glorieux, ornée d'un éclat autre que celui des perles de la pampre.

O merveille rare, unique entre les femmes, sur le visage de celui qui voit tout, tu vois reflété mon amour, et cette foi pure qui m'a fait tant verser de larmes et d'encre.

Et tu comprends que mon cœur fut pour toi, sur terre, le même qu'il est pour toi au ciel et ne voulus pas autre chose, que le soleil de tes yeux.

Moi, dédaignant le monde, me tournant vers toi seule, prie que je monte bientôt près de toi.

Et cette prière aura été exaucée n'en doutons pas.

**© CIEL d'Oc – Mai 2006**